

Pour l'étude scientifique des maladies scolaires

par C. Freinet

La recherche objective d'une école efficiente

Jamais l'établissement, ou plutôt la dénomination d'un thème pour le Congrès n'aura été aussi laborieux.

A la base nous avons cette idée de la recherche objective d'une école efficiente. Nous nous disions un peu ingénument que le processus de vieillissement des installations et des techniques est certainement le même à l'Ecole que dans l'industrie, et qu'il nous suffisait de montrer le vieillissement et l'inadaptation de l'Ecole pour qu'apparaissent comme supérieures des techniques dont l'usage avait désormais consacré le succès.

Hélas! l'Ecole et l'éducation sont sans doute les derniers domaines à échapper à cette loi du progrès. L'expérience scientifique n'y est pas admise, pas plus que le bon sens ou la raison. On proteste beaucoup de nos jours contre les remèdes de bonnes femmes, les pratiques de guérisseurs et de sorciers, qui ne sont pas d'ailleurs toujours inopérantes. On en est là en éducation. Une longue tradition a établi d'autorité les maux et les remèdes, et malheur à qui ose contrevenir à ces pratiques.

C'est cette étude objective, expérimentale et scientifique que nous voudrions amorcer et vulgariser. On me dira qu'une telle étude se poursuit depuis longtemps sur le plan théorique, au niveau des psychologues, des psychanalystes et des psychiatres, comme se poursuit au niveau des Facultés l'étude de la médecine. Mais cette science naissante ne descend jamais jusqu'à nous. Dans la réalité l'Ecole reste encore essentiellement empirique, avec toutes les conséquences que cela suppose lorsqu'il s'agit d'une des entreprises-cléf de la vie des individus et des sociétés.

Il fut un temps — qui n'est pas tellement loin — où la conception de la santé et de la vie restait essentiellement globale — ce qui n'est pas tellement faux, à condition qu'on sache ensuite en faire progresser les éléments. Les maladies n'existaient pas : elles étaient elles aussi générales. C'étaient la fièvre, la consommation, le refroidissement, la faiblesse, c'est-à-dire l'aspect extérieur de la psychologie avec ses conséquences.

L'étude scientifique des organismes et de leur fonctionnement a fait apparaître et distinguer des insuffisances organiques, des pannes de fonctionnement qu'on s'appliquait à rétablir pour améliorer la santé : les maladies spécifiques étaient nées. Il y en a autant aujourd'hui que de détails scientifiques d'organes, et on ne parvient pas toujours à en faire la synthèse vivante, ce qui est effectivement un mal et un danger. Mais il n'en reste pas moins que l'étude objective et scientifique de l'organisme et de ses réactions a fait progresser les techniques de cure.

Tel est le problème qui se pose pour l'éducation. Il nous faut étudier analytiquement les maux psychologiques, psychiques, sociaux et humains dont nous souffrons, nous et nos élèves. Ces maux, nous pouvons déjà les regrouper en maladies, dont les unes sont en pleine crise, et d'autres déjà implantées, chroniquement, chez les individus, à tel point que nous les croyons parfois naturelles, incurables et inévitables.

Nous procéderons alors comme les médecins :

Ces maladies, aux divers degrés, nous nous appliquerons à en étudier objectivement, statistiquement et scientifiquement, les origines et les causes. Nous distinguerons la part qui revient dans ces causes à l'individu lui-même, dans ce qu'il a de spécifique, mais celle aussi qui vient d'une influence péjorative du milieu, ou qui résulte de l'alimentation,

pure, énergétique et vitalisante, ou, au contraire, frelatée, polluée, parfois empoisonnée, qu'on offre aux vivants.

Et nous verrons du même coup la part qui revient à l'Ecole dans la naissance, l'évolution ou la prolifération de ces maladies.

Nous sommes persuadés qu'éducateurs, psychologues, médecins et parents, réagiront utilement à l'étude et à l'exposé de crises dont ils éprouvent, hélas ! la généralisation.

Nous en avons pour preuve une tare naguère insignifiante, à laquelle les éducateurs réagissaient d'ordinaire sans drame : le fait que certains enfants apprennent difficilement à lire et à écrire, qu'ils inversent les lettres dans certaines syllabes, et qu'ils font par la suite beaucoup trop de fautes d'orthographe. Ces troubles s'aggravant, — et il serait bon de savoir sous quelles influences — on a fait une trouvaille de génie. On a donné un nom à ces troubles et on en a fait une maladie : la *dyslexie*, qui se double souvent de *dysorthographe*. Le succès en a été incroyable. Les parents eux-mêmes vous parlent de la dyslexie dont est atteint leur enfant comme ils parleraient de la rougeole et de la tuberculose ; avec la même appréhension, pour ne pas dire avec la même terreur. Du coup, médecins et psychologues se sont mis à la recherche de la nature et de l'origine de cette dyslexie. Il existe déjà vingt théories explicatives à base de latéralité, d'allergie, de globalisme qu'on expérimente en clinique sur des individus-cobayes, en attendant qu'on ait découvert le virus spécifique de la maladie et le sérum qui le détruira. Ne dit-on pas même que la sécurité sociale a ouvert, à grand renfort de crédits, des maisons de cure pour dyslexiques ?

Nous regrettons certes que tant de spécialistes se soient mêlés de ces études en négligeant le seul élément vraiment déterminant : la vie. Mais il n'en reste pas moins que la masse des parents d'élè-

ves a été secouée par cette façon spectaculaire de lui présenter certains aspects des difficultés enfantines et qu'il y aurait peut-être possibilité par ce biais de les alerter sur plusieurs autres troubles qui influent radicalement sur la formation des enfants.

Les maladies scolaires

C'est ce que nous allons essayer de faire en nous attaquant à ce que nous pourrions appeler les *maladies scolaires*, pour lesquelles nous étudierons successivement :

— *les symptômes*, c'est-à-dire les signes auxquels on peut ou on croit pouvoir déceler la maladie.

— *Le diagnostic* par lequel on s'applique à chercher l'origine, les causes et l'évolution de la maladie, dont les symptômes ne nous donnent qu'un aspect parfois erroné.

— *La cure de la maladie.*

Ce travail nous allons le faire collectivement, avant et pendant le Congrès, à propos des maladies scolaires dont la liste suivante est, hélas ! loin d'être limitative :

— la *dyslexie* et la *dysorthographe*, dont nous venons de parler.

— *Le scolastisme*, que nous comparerons à l'hospitalisme, médicalement caractérisé, dont nous avons longuement discuté au cours de précédents Congrès.

— *Les phobies diverses*, conséquences des troubles et traumatismes nés d'une mauvaise conception de la discipline et du travail...

Elles sont fort mal connues. On les a considérées longtemps comme des lubies de nerveux et de déséquilibrés. C'est la psychanalyse qui a eu le mérite de montrer qu'elles ont des causes qu'il est possible de déceler et d'analyser.

Dans la pratique nous ne sommes pas en mesure de les déceler nous-mêmes.

Elles sont comme ces cicatrices qui génèrent nos mouvements durant toute notre vie, et dont nous nous accommoderons au mieux, mais qui nous apparaissent comme congénitales et donc incurables.

Qui dira l'importance au point de vue du comportement d'un bruit, d'un geste ou d'une figure dont on aura été effrayé dans notre première enfance. L'influence des premiers contacts avec l'École, les peurs et les drames intimes qu'elle suscite ; le traumatisme affectif de la première brimade, de la première punition ou simplement le sentiment de détresse du jeune enfant qui, à peine sorti de la paisible cellule familiale se trouve jeté dans la masse hallucinante de l'école caserne.

Vous allez avec confiance vers la vie et brusquement un choc, une brutale barrière en bloquent le déroulement. L'échec créera chez vous un sentiment insurmontable de crainte et de répulsion. Vous vous replierez sur vous-mêmes ou vous contournez l'obstacle, selon les processus de tâtonnement expérimental dont nous avons décrit le fonctionnement dans notre livre *Essai de Psychologie sensible*.

Vous avez été effrayé par un chien dans votre jeune enfance, et la vue d'un chien produira pendant longtemps chez vous un sentiment de crainte et de frayeur qui vous enlève toute audace et bloque toutes vos initiatives. On vous a forcé un jour à manger un plat qui vous déplaissait, ou bien on vous l'a présenté dans des circonstances pour vous douloureuses. Vous ne pourrez peut-être plus manger de ce plat durant toute votre vie. Et ce ne sera pas seulement une manie : vous serez effectivement malade si vous en mangez.

Ces *phobies* constituent peut-être l'élément de trouble dominant chez les individus qui ont perdu plus ou moins leur équilibre vital. Elles suscitent la peur qui

paralyse, le doute qui fait hésiter et une infinité de troubles plus profonds qui vous remuent les entrailles — au propre et au figuré — ou qui vident brusquement votre tête, vous privant un instant de toutes possibilités de réaction et de pensée.

Observez sur la base de l'expression libre

Examinez-vous vous-mêmes. Analysez-vous. Essayez de sonder vos élèves ; je ne dis pas de les psychanalyser, ce qui est déjà travail de spécialiste. Mais entraînez-vous à une forme de psychanalyse qui est à notre portée sur la base de l'expression libre et du texte libre tel que nous le pratiquons.

Je citerai d'abord un cas personnel, plus spécifiquement scolaire puisque l'origine n'en est point dans une toute première enfance mais au niveau du CEG où j'ai été excédé par les manuels touffus et incompréhensibles.

J'ai la phobie des accolades. Je garde un très mauvais souvenir de ces tableaux qui, en fin de chapitre, présentaient en synthèse apparente la généalogie des rois, les rapports entre les éléments chimiques étudiés, ou les époques géologiques. Pour moi, les accolades, loin de regrouper des éléments épars, fermaient totalement les éléments de compréhension synthétique et produisaient chez moi un trouble profond et insurmontable qui n'est pas totalement dissipé encore. Je ne regarde jamais ce qui comporte des accolades.

Et j'ai le même indigestion aussi tenace, répercutée en phobie des manuels quels qu'ils soient, bourrés de textes, d'explications et d'exercices. Toutes mes possibilités de compréhension se referment au simple aspect de tels livres. Et la phobie est encore accrue aujourd'hui par les traits de couleur et les gravures tech-

niques dont on les a surchargés dans le seul souci d'en moderniser l'apparence.

Qu'on me mette ces mêmes documents dans des pages humaines avec de l'air du large et je les lis avec intérêt.

Nombreux sont les camarades qui m'ont dit ressentir une identique phobie. Si elle était vraiment généralisée ou presque, la formule actuelle des manuels scolaires serait toute à transformer comme créatrice de troubles inhibiteurs graves et de phobies compromettantes pour l'éducation.

Quant à nous, nous avons déjà commencé notre salutaire réaction dans la préparation de nos bandes enseignantes. Si vous remplissez la fiche à ras-bord comme dans les manuels la première réaction des enfants, c'est l'hésitation et la crainte. Séparez les questions que vous présentez pour qu'on n'en soit pas d'avance obsédé, ménager le plaisir de la surprise en tournant la bande et vous créez du même coup confiance et désir de travail.

Voici pour les manuels. Il nous faudra par une large enquête, établir un diagnostic scientifique et définitif.

N'y a-t-il pas parfois une phobie aussi déterminante du tableau, cet outil n° 1 de l'Ecole actuelle ?

Un camarade qui aura peut-être l'occasion de vous en apporter témoignage au Congrès, nous racontait naguère comment il était effectivement malade à la seule vue du tableau. Ce tableau était pour lui l'instrument de tous ses échecs. Aller au tableau, c'était toujours faire la preuve de ses insuffisances, lesquelles étaient accentuées par les brutales réactions du maître. Devant le tableau, il perdait physiologiquement tous ses moyens. Et naguère encore, il se retrouvait dans ce même état de trouble physiologique lorsqu'il entrait dans une classe pour une réunion de camarades. Il était obligé, pour reprendre ses esprits de tourner le dos au tableau.

Il affirmait lui-même qu'il n'aurait pas pu continuer à faire classe dans un local où le tableau aurait joué ce rôle perturbant. « C'était plus fort que lui ».

Avec le texte libre, le dessin libre, le travail vivant, le tableau a repris majesté et humanité et il s'en accommode sans drame.

Nous aurons à faire aussi le procès du tableau.

Les phobies nées des punitions :

Elles sont innombrables et leur portée est considérable. C'est ici surtout que nous avions à examiner :

Les symptômes : Quelles sont les formes de punitions encore en usage ?

Quelle en est l'influence traumatizante ?

Quels sont les troubles et les phobies qui en résultent ?

Il nous faut vos témoignages, même si vous êtes directement concernés et si l'éducateur traditionnel revit encore souvent chez vous et vous incite à des punitions dont vous devez étudier cliniquement les conséquences.

J'apporterai seulement ici, pour encourager témoignages et confessions, deux faits :

Les punitions tendent à disparaître dans les classes de perfectionnement, d'arriérés et d'anormaux. Du fait peut-être, dira-t-on, que les éducateurs chargés de ces classes ont suivi des cours spéciaux. Mais il y a un autre élément qui reste beaucoup plus décisif : quand vous imposez une punition traumatisante à un enfant disons normal, la chose n'est pas apparemment catastrophique. Si vous donnez une bourrade à un individu bien équilibré physiquement et psychiquement, il retombe sur ses pattes. Si vous administrez la même bourrade à un enfant handicapé qui a beaucoup de mal à maintenir son équilibre, il tombe, et il aura peut-être de la peine à se relever. Il en est de même en éducation : parce que l'enfant réagit à votre sanction, vous

pensez qu'il s'en accommode et vous en continuez la pratique. Mais si vous infligez la même punition à un enfant en difficulté vous risquez de susciter un trouble tel que vous vous rendez compte de l'erreur technique que vous avez commise. C'est à cette mesure que nous devons examiner le dommage que nous risquons de causer à nos enfants par l'emploi de certaines punitions.

Autre observation personnelle, seulement pour encourager nos camarades à participer à ces enquêtes. Je n'ai personnellement pas fait beaucoup de punitions au cours de ma scolarité et la plupart de nos camarades sont dans ce cas, ce qui les porte sans doute à sous-estimer le problème punition dont ils n'ont pas souffert. Ce ne sont certainement pas les têtes de classes qui font les punitions : ils ont la chance d'avoir une bonne mémoire, d'être plus vite rompus aux travaux intellectuels et de réussir sans grande peine. Mais c'est la grande masse des autres, les 80% d'écoliers qui échouent souvent, même avec une émouvante bonne volonté. C'est pour eux qu'il nous faudrait une discipline aidante et, dans la pratique courante ce sont eux qui, automatiquement font le plus de punitions.

Si vous n'avez pas eu vous-mêmes des pages entières à remplir par des copies répétées qui n'ont absolument aucun sens sauf celui de la brimade, essayez de vous mettre dans l'esprit de l'enfant de 10 ans à qui on impose de copier vingt fois :

La Constituante n° 2

« Beaucoup de privilégiés se rallient à la Constituante dans la nuit du 4 août 1789 ; ils décident d'abandonner certains de leurs privilèges mais Louis XVI refuse de signer les accords. Alors le peuple le ramène de Versailles à Paris (Tuileries, le 5 et 6 octobre 1789). L'année d'après, en 1790, a lieu la fête de la Fédération.

Pourtant Louis XVI qui avait juré fidélité à la Constitution tente de s'enfuir à l'étranger. Le 20 juin 1791, il est arrêté à Varennes. Le 30 septembre 1791, c'est la fin de la Constituante. (Certaines copies portent : C'est la fin de la Constitution) ».

Naturellement, mais vous connaissez tous le résultat : les deux premières copies sont à peu près lisibles. Les autres sont de plus en plus incompréhensibles, ce qui est la preuve certaine que l'enfant n'a absolument rien compris au texte, et que cette copie est tout simplement une punition sans sens ni portée.

Et c'est signé par le maître et par les parents !

Non, s'ils savaient le mal que peuvent causer de telles pratiques, s'ils savaient qu'on peut fort bien les éviter, ils auraient honte de tels spectacle et ils ne recommenceraient plus jamais cette erreur.

Là aussi il nous faut établir symptômes et diagnostic. Ce sont nos techniques qui offrent la cure.

L'anorexie mentale : Vous avez tous connus — si ce n'est même dans votre famille — des enfants qui, pour diverses causes, ne peuvent plus manger. On dit que c'est mental, nerveux ou psychique, mais la maladie n'en affecte pas moins le physiologique. L'enfant ne peut pas avaler, et s'il avale il rend aussitôt, ou bien il en a une indigestion.

C'est évidemment une des maladies les plus graves et les plus déconcertantes qui puissent affecter un enfant.

Le même réflexe se produit dans certains cas pour tout ce qui concerne l'étude et la compréhension scolaire. De sorte qu'au lieu de dire anorexie mentale, nous devrions dire *anorexie scolaire*. L'enfant ne peut rien ingurgiter de tout ce qu'on lui offre et lui impose.

C'est une maladie scolaire à laquelle nous devons porter la plus grande attention car elle est plus grave et plus courante qu'on ne croit, mais on en ignore volontiers les symptômes et le diagnostic.

Il est plus simple de dire que l'enfant est inintelligent et définitivement fermé à tout travail scolaire.

Nous dirons comment dans ce domaine aussi nous réussissons des cures.

Le bégaiement est déjà considéré comme une maladie dont on ignore malheureusement la genèse et la cure.

Nous pensons qu'elle est souvent la conséquence d'erreurs éducatives, surtout dans l'âge scolaire, mais que les fausses manœuvres scolaires ne font qu'aggraver au lieu de les atténuer.

Là-dessus aussi, nous présenterons nos réalisations, y compris une bande magnétique de notre ami Le Bohec qui explique la cure qu'il a réussie.

La domestication : Contrairement aux maladies précédentes qui se répercutent souvent sur le physiologique, la *domestication* affecte surtout le comportement en créant des états de faits dont on ne voit pas toujours les dangers.

Comparons en effet à la domestication des bêtes. Nous disons volontiers, nous les maîtres, que les animaux domestiques sont plus heureux que leurs congénères sauvages et libres : ils mangent à leur faim et régulièrement, et ils sont gras en conséquence. Ils n'ont pas froid et ils sont en sécurité. Que leur faut-il de plus ? Il leur faut que ces bêtes domestiques dépérissent, qu'elles perdent leurs qualités spécifiques, et que, fait plus grave, elles risquent parfois de ne plus se reproduire.

Cette domestication se double très souvent d'un *dressage* dont il est facile aujourd'hui de dénoncer les dangers.

La *domestication* n'est qu'une perversion de l'éducation. Le dressage en est la forme aiguë. Nous aurons à étudier à quel moment la maladie prend naissance, comme elle s'ancre dans la vie des individus jusqu'à leur faire perdre leurs essentielles qualités d'homme.

La peur de la nouveauté qui a déjà, je crois un nom scientifique qu'il nous serait utile de retrouver.

L'animal sauvage est habitué à vivre dans un monde où l'inconnu l'oblige sans cesse à réagir avec célérité et exactitude aux risques du milieu. Il y acquiert une finesse des sens, une sûreté des muscles, et dans certains cas même un sens social et une solidarité de groupes qui nous sont exemplaires.

L'animal domestique devient bien vite timide et timoré. Il tient trop à ce qu'il a pour essayer de le compromettre dans une aventure. La nouveauté l'effraie.

Il en est souvent, hélas ! ainsi en éducation. Sous prétexte qu'ils risquent de s'y égarer, on interdit aux enfants l'accès des chemins qui ne sont pas rendus neutres et inoffensifs par la scolastique. Ils suivront plus tard sagement les chemins battus, c'est-à-dire qu'ils tourneront le dos à tout progrès.

Là aussi il nous faudra promouvoir des remèdes.

Et enfin, nous dénonçons la DROGUE.

On en a bien souvent fait le procès médical et social, mais sans imaginer que le mal puisse atteindre à un point aussi dangereux l'Ecole elle-même.

La drogue endort l'organisme, en atténue les réactions, et rend de ce fait

l'individu insensible aux incidences plus ou moins vives du milieu. Elle crée, à divers degrés ce paradis artificiel où tous les problèmes semblent résolus et qui procure un bien-être effectivement exceptionnel.

Il serait sans doute exagéré de prétendre qu'il existe à l'Ecole des drogues qui y produisent ce paradis artificiel. Mais la pédagogie traditionnelle n'en a pas moins inventé des pratiques qui endorment l'organisme, qui l'habituent à un ronronnement apaisant, qui isolent les individus du milieu en supprimant artificiellement les problèmes qu'impose la vie. Et on y met en vedette une infinité de pratiques répétitives qui habituent à la passivité, prélude de la mort.

Nous étudierons ces symptômes. Nous verrons quelles sont les pratiques qui endorment et neutralisent, et nous dénoncerons les dangers que parents et maîtres sous-estiment.

Nous n'avons pas voulu par cet article de présentation du problème, présenter d'avance les solutions. Nous ouvrirons un dossier médico-pédagogique auquel nous tâcherons d'intéresser éducateurs et usagers de l'Ecole. Mais il nous faut votre participation active et urgente pour une œuvre de vérité et de clarté.

C.F.



VIENT DE PARAÎTRE :

LES INVARIANTS PÉDAGOGIQUES

— Code pratique d'École Moderne —



par C. FREINET

dans la collection

Bibliothèque de l'École Moderne n° 25



Souscription annuelle: 10 F à ICEM Cannes — CCP 1145 30 Marseille